

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE FRANÇAISE

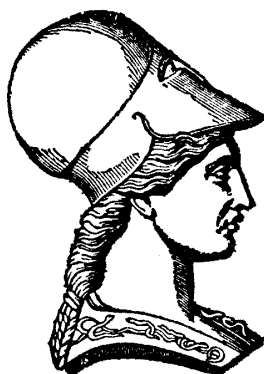
REMISE DE LA MÉDAILLE
MACHADO DE ASSIS

de l'Académie brésilienne des Lettres
à l'Académie française

le jeudi 7 juin 1973

Discours de M. Alceu de AMOROSO LIMA
au nom de l'Académie brésilienne des Lettres

Réponse de M. Maurice GENEVOIX
Secrétaire perpétuel
au nom de l'Académie française



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM LXXIII

INSTITUT,
1973. — N° 16.

DISCOURS

de

M. Alceu de AMOROSO LIMA

au nom de l'Académie brésilienne des Lettres

Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mes chers Confrères,

Ce n'est pas seulement au nom de notre Académie brésilienne des Lettres, ici représentée par mes trois collègues, et un peu par moi-même, que me voici parmi vous. C'est aussi, et avant tout, au nom même du peuple brésilien et de toute notre histoire culturelle. La première mission qui nous amène, comme vous le savez d'avance, c'est bien celle de vous remettre, à votre vénérable Académie, et encore personnellement à vous Messieurs les Académiciens Maurice Genevoix et Roger Caillois, la médaille Machado de Assis avec laquelle c'est notre tradition de remercier les institutions et personnellement tous ceux qui ont mérité notre gratitude. Il y a des noms qui se surpassent. De nos esprits créateurs et représentatifs, celui qui fait déjà partie, par son génie et par ses traductions en langue étrangère, de la « Weltliteratur », c'est comme vous le savez Machado de Assis, le principal fondateur de l'Académie Brésilienne des Lettres, dont nous sommes en ce moment les plus humbles envoyés auprès de son *alma mater*. La vôtre sera toujours la Maison de Richelieu. La nôtre celle de Machado de Assis. Vous nous avez accordé, Messieurs et chers confrères, l'honneur d'avoir eu parmi nous et de l'écouter dans un merveilleux discours pour le soixante-quinzième anniversaire de notre Académie, la présence d'un des plus illustres de ses membres, notre vieil et toujours jeune ami, ici présent, M. Roger Caillois. Il a pu voir, de lui-même, comme un vrai connaisseur des mystères de l'Amérique Latine en général et du Brésil en particulier, à quel point nous sommes fidèles à nos racines culturelles françaises et au rayonnement de votre pensée.

Est-il en crise, ce rayonnement ? Peut-on dire comme souvent on l'affirme, avec des chiffres à l'appui, que l'influence anglo-saxonne, spécialement la nord-américaine ; le vent qui souffle de l'Orient ; et de façon spéciale l'apport africain et indigène, comme bases du sentiment nationaliste en pleine expansion, — sont-ils en train de rejeter l'influence culturelle que la France a exercée sur nous, depuis la fin du XVIII^e siècle ? Même en tenant compte de la part de vérité qu'il y a dans cette diminution de l'influence de la France en Amérique Latine je ne crois pas qu'on puisse en faire un phénomène irréversible. Et, encore moins, un phénomène de renversement des influences nationales.

Il est bien vrai que les frontières idéologiques ou économiques croissent en ce moment, en proportion inverse des frontières nationales. Et un des dangers même, qui menacent notre monde moderne, est celui de faire croître d'une façon démesurée, ses nouvelles frontières. Mais, de toute façon, elles n'ont pas supprimé les anciennes frontières naturelles. Elles se sont, tout au plus, ajoutées aux anciennes. Mais la vérité c'est que les unes et les autres, les anciennes frontières naturelles et les nouvelles frontières idéologiques, sont toutes en train de souffrir une crise universelle de transmutation de valeurs. On a même essayé de consoler ceux qui s'effraient trop de cette mutation, en attribuant à notre père Adam ce mot à sa compagne, au moment de quitter le Paradis Terrestre : « Prends garde, ma chère Eve. Nous sommes en état de transition... » Cette transition, bien entendu, est un lieu commun. Mais que sont les lieux communs sinon des évidences si vulgaires, qu'il devient ridicule de les mentionner ? Ce dont on peut douter c'est, tout au plus, si le couple originel sortait du Paradis Terrestre, comme nous le racontent les Saintes Écritures, ou s'il y entrait... Le bonheur est-il devant nous, comme nous enseigne le message chrétien ? Ou derrière nous, comme nous disait le message païen ? Ce n'est pas le moment, bien entendu, de faire de la théologie ou même de la sociologie. Il suffit de nous demander si nous sommes en train de sortir d'un paradis de la Culture pour entrer dans l'enfer de la Contre Culture, comme prétendent les pessimistes. Ou si, au contraire, cette transition se fait en sens inverse. Et si la Contre Culture d'aujourd'hui ne deviendra pas la Culture de demain. Quelle que soit la réponse à cette question disputée, ni votre vénérable Académie, ni la nôtre, votre sœur cadette, ou même votre fille mineure, n'auront rien à craindre, c'est mon avis, de ces perspectives incertaines. Les Révolutions passent ; les Académies restent. C'est la leçon

de l'histoire. Pour ne parler que de celles qui ont surgi depuis la fin du Moyen Age, en Sicile et ailleurs, et qui ont ouvert la route même à la vôtre. Combien d'Empires ont-elles vu surgir et s'écrouler ? Combien de génies ont-elles vu naître et mourir en leur sein, ou plus souvent au dehors d'elles ? Combien de types culturels ont-elles vu briller et puis pâlir ? C'est pourquoi, voici des cadets, non pas de Gascogne mais du Nouveau Monde, qui viennent rendre hommage à leur aînée du Vieux Monde, sans que personne ne sache si nous sommes en face d'une option décisive entre la Culture et la Contre Culture. Ou plutôt devant quelque chose de pareil, sans irrévérence et par lointaine analogie, à ce qui s'est passé au Temple de Jérusalem, quand le vieillard Siméon semblait porter l'Enfant dans ses bras, quand c'était en vérité l'Enfant qui portait le vieillard dans les siens. L'essentiel, pour que la continuité du filon académique à travers l'histoire ne se rompe pas, c'est que nous soyons tous, les anciens et les modernes, les nostalgiques et les impatientes, les vieux et les jeunes, toujours ouverts du côté de l'avenir, en prenant notre bien où nous le trouverons. Ce sera toujours le secret de notre renouvellement et de la raison d'être de la fonction académique au-dessus et en dehors de tous les sarcasmes et de nos infidélités. Le passé n'est pas ce qui se passe, mais précisément ce qui ne passe pas. C'est ce qui reste de tout ce qui s'est passé. C'est même la règle d'or du perpétuel renouvellement de la jeunesse de l'esprit. Même celui de l'esprit académique, quoi qu'on en dise.

C'est un vieux monsieur qui vous parle, mes chers confrères, mesdames et messieurs, qui vous parle paradoxalement de jeunesse et de renouvellement, au bout d'une pâle et frêle carrière d'écrivain. C'est aussi un lieu commun, comme celui de nous dire du passage d'un type de civilisation à un autre, que celui de dire que la jeunesse n'a pas l'âge de notre corps, puisqu'elle appartient aux puissances de l'âme qui sont immortelles. Très peu d'entre vous, s'il y en a, peuvent se targuer, comme moi-même, d'avoir de ses yeux vu le Paris de 1900 ? D'avoir parcouru par la main de sa mère les étroits sentiers du village indochinois (et de le rapprocher aujourd'hui du charnier dont on a fait le Vietnam) et d'avoir senti sur ses cheveux encore blonds d'un enfant de six ans, le doux poids de la main d'une belle dame de passage, qui disait à ma mère, pour lui faire une politesse à la française : « Quel joli petit conchinchinois », seulement parce qu'il avait des yeux d'amande ? Combien d'entre vous, au seuil du XX^e siècle, ont pu jouer aux Champs Élysées, comme avant peu l'avait fait

Marcel Proust, et avoir encore dans ses mains la mémoire des applaudissements des enfants, quand on rossait le commissaire de police au guignol ? Et dans sa mémoire de ses vingt ans, de garder intact comme je le garde, le frisson de la première Grande Guerre, que l'on croyait la dernière, et de la fin d'un monde qu'on allait un jour appeler « la belle époque », en regardant la petite affiche jaune, le 2 août 1914 de la *mobilisation*, à la porte du Commissariat de police, de la rue La Pérouse, au fond de l'hôtel Majestic ! J'y ai vécu ces derniers mois de « palace » de l'avant-guerre, avant qu'il ne soit devenu l'affreux quartier de la Gestapo, avant de devenir le centre de l'Unesco et de ses espoirs culturels en son enfance. Et encore, dans ces dernières années, le centre nerveux du conflit vietnamien et ses interminables palabres.

« Combien de choses qui sont mortes et qui sont nées ! » comme a dit le poète. Il faut avoir les cheveux blancs pour savourer le prix de la jeunesse. La France a les cheveux blancs, sans doute, bien qu'on la représente toujours comme une jeune personne. Et c'est vrai. Mais derrière cette jeune femme, aux cheveux blancs, il y a deux mille ans et j'en passe de civilisation. De larmes et de sourires. Mais jamais en vain, puisqu'elles ont coulé, comme ils ont rayonné, pour donner au monde un type d'humanisme immortel. Il vient de Rocroi, comme il vient de Sedan, parce que l'immortalité des peuples et des civilisations est faite de victoires autant de que défaites. Car « si le grain ne meurt »... La France aux deux versants de son histoire et de son génie. La France de la Coupole autant que celle de Marianne au bonnet phrygien. La France de Jeanne d'Arc autant que celle de 1789. De Voltaire autant que de Péguy et de Bernanos. De de Gaulle autant que des étudiants contestataires de 1968. La France qui a toujours vécu à la crête du monde et qu'on dit aujourd'hui vieillie et déchirée contre elle-même, mais qui me semble encore prête à ensevelir beaucoup des morts qui la croient morte ou mourante. C'est parce que nous sommes convaincus, au Brésil et en notre Académie, de la jeunesse souffrante mais toujours renouvelée, de votre pays et de l'immortelle leçon de son esprit que notre Académie, pas encore centenaire, ne rougit pas de se dire un rejeton de votre vénérable tronc. Le rejeton, aussi bien que le tronc, ne sont pas éternels, bien entendu, et prêtent le flanc à en des critiques. Mais elles ne deviendront, ni la vieille souche ni la jeune branche, « le parfum d'un vase brisé », que si elles se considèrent à peine comme des archivistes du passé. Ou comme des combattants d'arrière-

garde d'une armée en retraite. Au lieu d'être, comme elles peuvent et doivent être par le choix judicieux de leurs membres et par l'efficacité du fruit de leurs travaux, des semences de renouvellement. C'est-à-dire un lien vivant entre le passé et l'avenir, au lieu de les opposer. Quant aux rumeurs qui prétendent la France aussi dépassée que l'Académie, c'est à l'argument de Zénon de prouver le contraire. C'est en marchant qu'on prouve savoir marcher. Comme c'est M^{me} de Sévigné, dit-on, qui a écrit dans une de ses lettres à sa fille : « Racine passera comme le café. » La France et sa culture sont comme Racine et le café. On s'en moque, peut-être. Mais on ne peut pas s'en passer.

RÉPONSE

de

M. Maurice GENEVOIX

Secrétaire perpétuel
au nom de l'Académie française

Monsieur le Doyen et cher Confrère de l'Institut de France,
Messieurs les Délégués de l'Académie brésilienne,
Monsieur l'Ambassadeur du Brésil,
Monsieur le Président (Et je veux vous saluer l'un et l'autre, dans la
circonstance qui nous réunit, comme membres de l'Académie
brésilienne),
Mes chers confrères,
Mesdames, Messieurs,

C'est pour moi un grand privilège, dont je ressens vivement l'honneur et le plaisir, de vous remercier, au nom de l'Académie française, de celui de Roger Caillois et enfin personnellement, du geste que vous venez d'accomplir et dont nous sommes si vivement touchés. J'aurais voulu, nous aurions voulu vous recevoir dans notre salle des séances. C'eût été, dans le droit fil de notre présente rencontre, une heureuse conjonction d'intimité et de solennité : une réunion habituelle simplement un peu élargie, dans le cadre d'une salle vénérable. Mais si un règlement déplorable s'opposait à ce projet, il n'en reste pas moins que vous êtes ici chez nous, hôtes de l'Académie française, et par conséquent chez vous.

À Dieu ne plaise donc que j'évoque une succession de dates et de faits, que vous savez mieux que personne ! Permettez-moi pourtant de rappeler, même si mes confrères français le savent aussi, que nous avons saisi l'occasion, par vous offerte, de votre 75^e anniversaire pour le double hommage qui nous réunit. Double hommage en effet, puisque mes confrères français décernent aujourd'hui par ma voix à l'Académie brésilienne la Médaille de l'Académie française. Médaille encore symbolique, mais que j'aurai bientôt l'occasion, Monsieur l'Ambassadeur,

de confier à vos mains, matérielle et réalisée par les soins de notre monnaie nationale, notre voisine.

Votre Académie, Messieurs, a été constituée à l'image de la nôtre. Elle compte, comme la nôtre, quarante membres et elle s'est tenue à ce chiffre de sa naissance jusqu'à ce jour. Rappellerai-je encore que son premier président a été Machado de Assis, grand romancier que le Brésil continue de tenir pour son meilleur écrivain ; et même — car c'est la vérité et cela nous rapproche davantage — que c'est le gouvernement français qui, en 1923, a fait don à l'Académie brésilienne du bâtiment, inspiré de notre Petit Trianon, où elle siège encore aujourd'hui ?

Tout cela est de l'ordre des faits. On relèverait bien d'autres similitudes dans celui de nos mutuelles activités. Mais je voudrais, si brièvement que ce soit, m'avancer un peu au-delà. Aussi bien aurai-je dit l'essentiel en citant simplement ces lignes de Machado de Assis, sorte de charte morale qu'il vous plaît de relire, Messieurs, à chaque séance commémorative de la fondation de votre Académie. « Notre désir est de conserver, dans le milieu de la fédération politique, l'unité littéraire. Une telle œuvre exige non seulement la compréhension publique, mais encore et surtout votre constance. L'Académie française, que celle-ci prit pour modèle, survit aux événements de toute nature, aux écoles littéraires et aux transformations civiles. La vôtre tient à conserver les mêmes forces de stabilité et de progrès. »

Ce texte date de soixante-quinze ans. Il est merveilleusement actuel. Il a été relu à votre séance du 22 août 1972, sous la présidence de M. Emilio G. Medici, Président de la République du Brésil et de M. Austregesilo de Athaydé, Président de votre académie.

Notre confrère Roger Caillois avait l'honneur de nous y représenter. Il a marqué dans son allocution que « depuis le début des temps, l'esprit, pour le bon cheminement de ses démarches, a besoin de solitude, de silence et d'un refuge qui le mette à l'abri des rumeurs, des passions, des fanatismes, des haines, et de toute excitation importune capable d'obnubiler le jugement ». Et il citait, avec juste raison, ces mots que votre premier Secrétaire Général, Joaquim Nabuco, prononçait lors de votre séance inaugurale, le 20 juillet 1897 : « La meilleure garantie de la liberté et de l'indépendance intellectuelle est de rester unis avec l'esprit de tolérance qui anime ceux dont les avis s'opposent en matière d'art et de poésie. »

Messieurs, croyez-le bien, au nom de l'Académie française, je vous dis grand merci. Je vous salue personnellement, amicalement, chacun de vous et tous les cinq, membres les uns et les autres de l'Académie brésilienne. Mais j'unis vos collègues et les nôtres dans la même vocation d'humanisme, qui nous rapproche et nous rassemble dans ce monde trop déchiré. Puissent ces médailles être ainsi les symboles durables de cette vocation commune, qui nous engage et qui nous oblige.